

Les « communautés imaginées ».
Les événements internationaux vus par des adolescents de Casablanca

*A paraître dans Marc Breviglieri et Vincenzo Cicchielli (dir.),
Adolescences méditerranéennes. L'espace public à petits pas.*

Mounia Bennani-Chraïbi
Institut d'études politiques et internationales
Université de Lausanne

Cette étude explore les images que des adolescents de Casablanca se font de l'ailleurs¹, à partir d'une focalisation sur les événements internationaux. Ainsi, s'inscrit-elle davantage dans la lignée de la sociologie de la réception que dans celle de la sociologie de l'adolescence. Il s'agit de restituer la fluidité des constructions de significations dont l'altérité fait l'objet, la diversité des (ré) appropriations, les variations d'un parcours à l'autre, mais aussi au sein d'un même entretien. Une telle démarche permet notamment d'éviter d'essentialiser ou de naturaliser hâtivement une tranche d'âge : les personnes interviewées seront d'abord appréhendées comme des analyseurs.

Les rares travaux sur l'adolescence au Maroc se sont attelés aux questions de la classification des étapes de la vie en relation avec le changement social [Davis & Davis, 1989], ou avec la conception de l'ordre social et politique [Rachik, *à paraître*]. Par contre, les travaux sur la « jeunesse » sont plus nombreux² et portent toujours la marque des paradigmes dominants au moment de leur production. Après avoir cristallisé le combat entre « tradition » et « modernité » [Adam, 1962 ; Pascon & Bentaher, 1969], le conflit générationnel confronte les élites « occidentalisées », ayant bénéficié des opportunités de l'indépendance, aux jeunes générations « arabisées », dotées d'un « savoir » - même dévalué - mais privées de statut, du fait de leur arrivée en masse dans un marché de l'emploi et du logement très étroit. Il est alors question de « retraditionnalisation », de « retour au religieux » (Tozy, 1984 ; Rahma & *alii*, 2000). La littérature scientifique demeure, ainsi, fortement imbriquée avec la manière dont les problèmes sociaux et politiques s'inscrivent sur les agendas nationaux et transnationaux. Le fait même d'orienter le projecteur sur les perceptions des événements internationaux des adolescents n'est pas totalement déconnecté d'une série d'images transmises par les chaînes de télévision (drapeau américain brûlé pendant la guerre du Golfe en 1991 au Maroc, scènes de liesse, filmées dans les territoires palestiniens ou ailleurs, après les attentats du 11 septembre, etc.) Pourtant, je m'efforcerai ici de commencer un exercice de déconstruction.

Après des entretiens exploratoires dans des quartiers populaires de Casablanca, les attentats du 11 septembre, la guerre d'Afghanistan, et les événements de Palestine m'ont semblé constituer des « temps chauds » qui déclenchent plus facilement la prise de parole chez les adolescents, tout en permettant d'explorer leur imaginaire, la manière dont ils construisent les significations. J'ai mené deux enquêtes principales. La première s'est déroulée en avril 2002, juste après la grande manifestation de solidarité avec les Palestiniens

¹ Je réinterroge ainsi une thématique qui m'est familière [Bennani-Chraïbi, 1994 ; 1997], à partir d'un focus plus restreint et d'une autre catégorie d'âge : les adolescents au lieu des « jeunes adultes ».

² Pour une présentation critique de ces travaux, voir Bennani-Chraïbi, *à paraître*.

qui a eu lieu à Rabat et qui a rassemblé au moins un million de personnes en provenance de différentes villes du Maroc. Durant l'été 2003, j'ai effectué de nouveaux entretiens approfondis avec cinq adolescents déjà interviewés, de manière à tenter de mesurer l'impact des attentats de Casablanca du 16 mai 2003. Au total, j'ai réalisé deux entretiens de groupe et douze entretiens qualitatifs individuels avec des personnes âgées entre 13 et 19 ans, issues de couches populaires et moyennes. Tout au long de ces entrevues, il y a eu place pour beaucoup d'humour et de dérision. Mais, le plus souvent, la distance - générationnelle, voire sociale - est restée marquée à mon égard. Par ailleurs, il n'est pas inutile de souligner que des adolescents étaient plus à l'aise pour commenter l'actualité et pour produire une opinion. Les variables les plus importantes sont l'âge (plus élevé), l'appartenance à une famille où des membres aspirent à faire circuler leurs idées, l'insertion dans un cercle de pairs rompu aux échanges au coin de la ruelle, la fréquentation d'un système scolaire favorisant l'expression orale, l'intégration d'une association ou d'un mouvement politique transfusant des visions du monde. Les principales thématiques abordées sont la configuration de soi et d'autrui, l'ambiguïté du rapport à la violence, les héros et les anti-héros, les issues envisagées.

Soi et autrui entre idéalisation et diabolisation

Dans des travaux précédents, j'ai montré que l'« Occident » (*al-gharb*), faisant référence à l'Europe et à l'Amérique du Nord, incarne la figure d'altérité par excellence, même s'il est loin de constituer un territoire indifférencié [Bennani-Chraïbi, 1994 ; 1997]. En effet, les interviewés opèrent une hiérarchisation au sein de cet espace³ en fonction de leurs propres repères, constitués notamment à travers les interactions avec des membres de leur famille qui ont migré, les contacts avec des touristes de passage, ou encore par le biais des images qui leur parviennent virtuellement et qu'ils retravaillent en fonction de leur grille de lecture du monde. Derrière un vocable diluant, des lieux plus que d'autres jouent le rôle de « médiation », de support à l'imagination des confins de l'ailleurs : il s'agit notamment des pays les plus proches en raison de liens historiques (France, Espagne), d'échanges migratoires (bassins traditionnels comme la France, le Benelux, l'Allemagne et les nouveaux comme l'Espagne et l'Italie). J'ai alors soutenu que l'« Occident » fait l'objet d'un rapport paradoxal. Il est apprécié en soi et diabolisé pour ses relations avec le groupe d'appartenance, c'est-à-dire avec l'ensemble géographique, linguistique, culturel, religieux, avec lequel les jeunes interrogés s'identifient à un niveau tant national que transnational.

Or, dans la nouvelle série d'entretiens réalisés, le domaine du Soi demeure quasi-inchangé, et la communauté imaginée « arabe » et/ ou « musulmane » tend à la rigueur à s'agrandir pour incorporer des pays comme la Bosnie, la Tchétchénie, l'Afghanistan, absorbant des lieux qui, jusqu'à l'effondrement du bloc de l'Est, étaient plongés dans l'anonymat. Par contre, il me semble que le concept d'Occident se désagrège, pour laisser place à d'autres manières de nommer. Le substantif « Occident » et le qualificatif « occidental » ne sont utilisés que pour caractériser des médias, la musique, la culture, « l'influence [culturelle] néfaste ». Le monde ne cesse pas pour autant d'être perçu à travers une grille de lecture bipolaire, conflictuelle, historicisée ; c'est la géographie de l'adversité qui se précise, se cantonne, et cesse d'être diluée. Au mode de compartimentage observé précédemment, qui faisait que le même espace pouvait être à la fois idéalisé et diabolisé, s'ajoute un autre type de dynamique. L'autre politiquement diabolisé ne se dissout plus dans un ensemble large, il est le plus souvent constitué par un couple : les Etats-Unis d'Amérique et Israël sous leur différentes dénominations. Les pays européens, comme la France, etc., qui figuraient pendant la guerre du Golfe de 1991 dans le « camp ennemi », ne sont plus évoqués que pour être qualifiés positivement. Il en est autrement de l'Espagne qui était perçue comme

³ J'emploie ici les mots « espace » et « lieu » comme des équivalents.

une menace pendant l'été 2002, lorsque un conflit de souveraineté éclata autour de l'îlot Leïla ou Persil. L'ancien ensemble « occidental » laisse ainsi place à un pôle négatif et à un pôle positif.

A cela, il convient d'ajouter que deux aspects au moins marquent les manières d'imaginer soi et autrui. Les paroles recueillies sont en premier lieu sous-tendues par un master « cadre d'interprétation » (*frame analysis*)⁴, diffus, reposant sur une lecture historique des rapports de pouvoir entre les Arabes / les musulmans (« désunis », « souffrant d'injustice », de « racisme », etc.) et les Etats-Unis d'Amérique (« empire américain », « gendarme du monde », « tyran »...), mais aussi par des images sur le « vrai musulman », sur « l'extrémisme ». L'usage d'une série de termes méritera une attention particulière : Arabe ou musulman, juif ou Israélien, martyr ou terroriste, *jihâd*⁵ ou terrorisme. Deuxièmement, il n'est pas inutile de signaler que des entretiens portent la marque d'une « logique de cohérence », révélant les effets d'une forte socialisation familiale ou l'intensité d'un encadrement idéologique. Inversement, dans d'autres cas, la fragmentation prédomine et se trahit à travers des propos paradoxaux, voire en apparence contradictoires. Dans tous les cas, le mouvement vers l'idéalisation et vers la diabolisation semble se construire dans les tentatives de justification d'un positionnement, d'une opinion, d'une identification, d'une série d'attitudes qui peuvent apparaître aux interviewés comme sujets à controverse : vouloir quitter son pays ou s'attacher à son lieu de naissance, admettre ou refuser l'usage de la violence contre des civils, y compris lorsque celui-ci est attribué à un camp auquel on s'identifie, etc. Plus que tout, ce mouvement incertain se nourrit de ses propres ambivalences.

Idéalisation

Les espaces idéalisés sont, tantôt, appropriés comme « nôtres », tantôt, qualifiés d'« autres ». L'altérité désignée positivement regroupe les pays suivants : la France, l'Allemagne, l'Italie, la Suisse, la Grèce, le Canada et même les Etats-Unis d'Amérique. Dès lors, trois types de justifications ressortent.

Cet ailleurs, que certains appellent *al-khârij*, du verbe *kharaja* (sortir), est d'abord perçu comme un lieu d'opulence, où l'on peut **travailler** dans de bonnes conditions pour avoir ce à quoi la plupart des interviewés aspirent pour s'établir : de l'argent, une maison, une voiture. Il est ensuite associé au triomphe de la **société de consommation**, aux « blondes », à la musique (Rapp, Hi Pop, Reggae, Rock...), même lorsque cette dernière est qualifiée de « satanique ». Les qualificatifs se puisent alors dans le champ sémantique de la débauche et du plaisir. Souvent, pour réduire la dissonance, les antennes paraboliques et les chaînes de télévision satellitaires sont incriminées. Comme dans le cas de l'attirance exercée par l'autre sexe, des interviewés se jugent incapables de résister aux attraits jugés « nocifs » ou contraires aux valeurs sociales et religieuses. Face à l'absence d'intériorisation des « interdits », ils réclament des barrières extérieures : « il faudrait que les filles se voilent pour qu'elles cessent de nous provoquer » (Groupe de lycéens). Enfin, une partie de cet ensemble – comme la France – peut être valorisée en tant que **modèle politique** (démocratie, citoyenneté). Les dragons asiatiques émergent timidement dans les imaginaires. Y., un érudit âgé de 13 ans et demi, fils d'une ancienne enseignante et s'exprimant plutôt en français, manifeste ainsi son admiration pour le développement technologique et le mode de vie japonais. L'autre idéalisé fonctionne comme un écran sur lequel les interviewés projettent leurs attentes et leurs espérances. C'est un mode privilégié d'expression métaphorique.

⁴ Voir à ce sujet l'approche qui s'est développée au sein des théories sur les mobilisations politiques. Quelques cadres fondamentaux constituant des grilles de lecture des événements ont été isolés. Cela permet de prendre en compte la manière dont l'ordre social est structuré et structure l'inconscient politique [Snow and Alii, 1986...].

⁵ Traduit généralement par « guerre sainte », mais signifiant aussi « effort dans la voie de Dieu » et faisant l'objet de plusieurs réinterprétations.

L'idéalisation de la communauté imaginée « arabe » et / ou « musulmane » rassemble tous les adolescents interviewés, même si sa caractérisation et sa géographie ne sont pas toujours identiques. Le mécanisme sur lequel elle repose se distingue profondément du précédent. Si dans un cas l'on projette des espérances, dans l'autre on affirme un « être », un sentiment d'appartenance, une éthique et des valeurs censées spécifier l'essence religieuse du groupe. En effet, se traduit en premier lieu une identification à un ensemble doté de caractéristiques linguistiques et religieuses communes. D'ailleurs, l'alternance fréquente au cours du même entretien de l'« arabité » et de l'« islam », utilisés comme des équivalents, montre bien à quel point ce « pan-nationalisme » est syncrétique chez des adolescents qui n'ont pas été exposés à un encadrement politique (intentionnel, intense, structuré) au sein de la famille, dans un cadre associatif ou politique, mais qui ont par contre été soumis à un discours scolaire tendant à concilier les différents types de nationalismes⁶. Si des chercheurs sont d'accord pour distinguer deux grandes phases du nationalisme depuis les indépendances des sociétés arabes et musulmanes, le nationalisme arabe d'abord et l'islamisme ensuite [Burgat, 2002 ; Salamé, 1995], le clivage est loin d'être aussi net dans les propos recueillis. En réalité, le véritable ciment qui semble sous-tendre cette communauté imaginée est constitué par l'injustice et les attaques dont elle fait l'objet et par la perception de son positionnement dans un rapport de force avec ses adversaires (Amérique, Israël) qui lui est défavorable. Ainsi la plupart des interviewés déclarent en préambule se sentir concernés par « tout ce qui ce qui touche les musulmans » : la Palestine, la Bosnie, l'Afghanistan, l'Irak, à l'exception d'un lycéen, 17 ans, issu de la classe moyenne, qui marque ses distances par rapport à l'Irak, qu'il perçoit comme trop lointain. Depuis les années 1960, la Palestine arabe et/ou musulmane bénéficie d'une position particulière. Dans tous les entretiens apparaît un sentiment de fraternité et de solidarité, reposant sur une grille de lecture islamique et/ou nationaliste arabe du conflit. Dès lors, **l'union** est érigée comme l'horizon à atteindre pour inverser la situation. Comme la radio pendant les années de lutte pour les indépendances, les chaînes de télévision satellitaire contribuent actuellement à configurer ces « communautés imaginées », sans en fixer nécessairement les contenus, sans pour autant créer une « opinion arabe » ou « musulmane ». Des **médias**⁷ sont systématiquement cités comme sources d'images, d'information, d'interprétations (attentats prédits dans le Coran, selon Al Manar) : Al Jazira, Al Manar, Abou Dhabi, etc.

A un autre niveau, une série de valeurs sont idéalisées. Elles sont en premier lieu considérées comme l'essence de la religion islamique « véritable ». Il s'agit par exemple d'un code d'honneur, de la justice, de la pauvreté par opposition au matérialisme, de la paix et de la tolérance. Mais il arrive aussi que des jeunes évoquent le « droit », et la « justice », sans les accoler à un référentiel précis. Dans ce cas, ces valeurs sont « sécularisées » ou homologuées en soi. Les interviewés ne ressentent pas alors le besoin de recourir à un système de justifications visant à conforter la validité ou la suprématie de leur référentiel islamique. Tantôt ces lycéens-là appartiennent aux couches moyennes et ont été scolarisés dans des

⁶ Ces propos rejoignent fortement le discours scolaire étudié par Mohamed El Ayadi, sur la base d'une analyse de 9 manuels d'éducation islamique, de langue et de littérature arabe, inscrits au programme des lycéens jusqu'en 1995-1996. En ce qui concerne le « choix de l'identité et la vision de l'autre », « patrie marocaine », « Maghreb arabe », « nation arabe », « nation musulmane » sont autant de « cercles concentriques » qui se consolident mutuellement : sentiment national, nationalisme arabe, solidarité islamique ne se contredisent pas, ils sont conciliés [El Ayadi, 2000, p. 141]. L'unité est valorisée et la division décriée. Enfin, l'islam et les musulmans sont souvent présentés comme des victimes de différents « complots », et ce tout au long de l'histoire. Dans l'analyse qu'Irène Maffi fait des manuels scolaires d'histoire en Jordanie, cette même vision de l'histoire se retrouve [Maffi, 2003, Chap. XII].

⁷ Ces médias commencent à faire l'objet de nombreuses études. On se contentera de citer ici l'ouvrage collectif qui a été dirigé par Franck Mermier [2003] et le livre de Dale Eickelman et de Jon Anderson [1999].

établissements privés bilingues, tantôt ils ont été socialisés dans une association de quartier fondée par un ancien militant marxiste (ce qui sera abordé ultérieurement).

Diabolisation

La vision d'un monde polarisé entre Arabes et/ou musulmans d'une part, les Américains et Israël d'autre part est diffuse, même si elle se configure de manière variable. L'altérité diabolisée comprend d'une part les « Américains », d'autre part les « juifs », les « sionistes » ou « Israël » - vocables souvent utilisés comme des synonymes -, présentés tantôt comme un couple, tantôt comme deux entités interchangeable. Elle est qualifiée de « haineuse », « raciste », « injuste », « meurtrière » de « civils », d' « enfants », de « jeunes », de « vieillards », adepte de « la loi de la jungle » : « le fort dévore le faible, le gros poisson dévore le petit poisson ». « Matérialiste », « ignorante », « inculte », elle est même accusée d'être à l'origine de la désunion des Arabes. Comme je l'ai déjà signalé, par rapport aux séries d'entretiens effectués précédemment, l'Europe semble échapper à cet opprobre.

Si « Américains », « juifs » ou « Israël » se dissolvent dans un même bloc, les motivations qui leur sont attribuées ne sont pas moins distinctes. Les actes des premiers obéiraient à deux logiques. La première serait **matérielle**. Les Américains rechercheraient des prétextes pour s'introduire en terre d'islam, pour s'accaparer de ses richesses (« le pétrole arabe »), pour « exploiter » ses biens. Leur alliance avec Israël reposerait aussi sur des raisons strictement financières. La seconde intentionnalité évoquée est d'ordre **hégémonique**. Tous les conflits sont alors interprétés à la lumière de la quête de toute-puissance de l'Amérique. Ses guerres seraient avant tout stratégiques et auraient pour objectif d'éviter que d'autres qu'elle-même ne se procurent l'arme nucléaire. Cette lecture intègre aussi l'idée que les Arabes, leur union, ou leur réveil, suscitent la crainte de la grande puissance.

Concernant le second pôle constitutif de « l'empire du mal », d'autres arguments sont invoqués. La grille de lecture « **religieuse** » prédomine, en s'entremêlant parfois sans peine avec le répertoire des droits de l'homme. Le « **racisme** » intervient également dans l'explication du conflit. Il est attribué aux « juifs », assimilés aux Israéliens, et non au « nous ». Le rejet exprimé par les Arabes ou les musulmans serait avant tout de réaction : « Nous sommes pour la coexistence. Nous ne les aimons pas pour ce qu'ils font, ils ne nous aiment pas d'un point de vue ethnique » (Groupe de lycéens). D'autres adolescents font appel à des grilles d'interprétation factuelles (vente à bas prix par les Palestiniens de leurs terres aux juifs avant 1948) ou privilégient une lecture nationaliste : le **sionisme** d'une part, la résistance à l'occupation d'autre part. Dès lors, l'objet de la diabolisation est davantage spécifié : il est question de « Bush et [de] Sharon », mais pas de tous les Américains, ni de tous les juifs, ni même de tous les Israéliens. D'ailleurs, on ne parle plus du tout de « juifs », mais d' « Israël ».

Dans les entretiens analysés, cette manière de cibler et de nommer se retrouve essentiellement chez les adolescents qui ont suivi un enseignement privé bilingue⁸, qui appartiennent à des couches moyennes, ou encore qui sont actifs dans une association de quartier à caractère civique, créée sous l'impulsion d'un ancien détenu marxiste. Ces derniers ont participé à Rabat et à Casablanca, à différentes manifestations de solidarité avec les Palestiniens (marches, organisation d'ateliers, etc.), dont certaines ont été co-organisées avec un autre ancien détenu marxiste, à la fois juif et pro-palestinien. Des interviews répétées à un an d'intervalle, avec deux adolescents actifs dans cette association depuis ses débuts, laissent entrevoir l'impact d'une telle socialisation. Les effets sont circonscrits et touchent essentiellement les domaines relatifs aux activités auxquelles les lycéens ont participé : le développement de l'esprit du civisme à travers les actions sportives, environnementales, etc.,

⁸ Toujours d'après l'analyse effectuée par El Ayadi, il n'y a « dans les manuels scolaires, aucune différence entre le sionisme en tant qu'idéologie politique, et le judaïsme en tant que religion monothéiste. » [El Ayadi, 2000, p. 146].

promues par l'association ; la sensibilisation à la question des droits des femmes, à travers l'organisation de visites à des centres spécialisés ; la question palestinienne. Concernant ce dernier domaine, les deux adolescents expliquent qu'ils ont reçu un encadrement précis quant aux modalités de la manifestation, tant au niveau de l'organisation, de l'autorisation ou non de lever des banderoles, que du contenu des slogans scandés. Ils ont ainsi expérimenté une action de solidarité avec les Palestiniens, telle qu'elle a été formatée par un militantisme associatif civique, tirant ses origines dans l'histoire de l'extrême gauche marocaine. Il est question d'« Israël » et non des « juifs ». Les slogans sont axés sur le « droit », la « justice », la « résistance », et tout accent anti-sémite en est expurgé. Dans le cas du premier adolescent, âgé de 19 ans, les effets mesurés ne se prolongent pas au-delà des aspects appréhendés au cours de ses activités au sein de l'association, jusqu'à aboutir à l'adoption d'une vision du monde générale, déchiffrable au fil des thématiques abordées au cours des entretiens. Ainsi, lorsque celui-ci traite de questions telles que la politique intérieure ou les relations entre religion et politique, il puise dans des systèmes référentiels multiples traduisant sa circulation à travers plusieurs cercles. On aboutit ainsi à des formes de syncrétismes assimilant Etat de droit, citoyenneté, démocratie à *chari'a*⁹.

Inversement, un collégien, âgé de 15 ans, actif dans la même association, présente un discours politique beaucoup plus homogénéisé, en relation avec une socialisation familiale intense dont j'ai ressenti les effets y compris chez sa mère analphabète. En effet, il évoque souvent son oncle maternel, un militant de gauche, pour lequel il semble éprouver une réelle admiration, et qu'il a souvent accompagné à l'occasion de campagnes électorales. Les socialisations reçues exercent bien des effets en fonction de leur nature, de leur intensité, de leur concurrence ou de leur convergence. On peut également formuler l'hypothèse que plus une socialisation est prééminente et « généraliste », plus le discours est homogène. Inversement, la compétition non hiérarchisée entre plusieurs agents de socialisation conduit à la fragmentation des dire.

Fragmentation

Dans les entretiens recueillis, les propos paradoxaux sont très fréquents et illustrent la pluralité des « programmes de vérité » (Veyne, 1992) adoptés par les adolescents. Des collégiens et des lycéens diabolisent ainsi un lieu, tout en l'idéalisant : l'ailleurs désigné est valorisé **en soi**, il est jugé négativement lorsqu'il est appréhendé dans **son rapport à la communauté imaginée**. Pour parvenir à percevoir les nuances dans les constructions de signification, l'observateur doit se méfier des dichotomies pré-établies, opposant des systèmes idéologiques. On peut ainsi affirmer une adhésion à l'islamisme, dans l'une des ses orientations, tout en idéalisant le modèle démocratique français. C'est le cas d'un lycéen, âgé de 17 ans, qui affirme son amour pour l'islam « juste », détaché des valeurs matérielles, qui exprime son attirance pour un ailleurs apprécié pour sa démocratie, son modèle de citoyenneté (la France), sa culture, sa musique, tout en condamnant l'« Amérique » et les « juifs ». Son idéal est syncrétique : une « démocratie islamique » qui valorise le groupe et non l'individu. D'autres considèrent, quant à eux, l'Amérique comme injuste, et n'en convoitent pas moins son passeport : « avec un passeport américain, tu peux aller n'importe où ». Cette tendance est encore plus accentuée chez un lycéen, âgé de 16 ans, qui se définit comme islamiste et qui considère que l'Amérique a bien mérité ce qui lui est arrivé le 11 septembre. Cependant, à la

⁹ Ceci est du moins conforme au discours de l'Education nationale tel qu'il est véhiculé par les manuels scolaires analysés par El Ayadi [2000]. A ce sujet, voir aussi la thèse de Christophe Jaffrelot sur les nationalistes hindous où il développe le concept de « syncrétisme stratégique ». Face à la pression extérieure, des réformistes « modernisent » la tradition en suivant les canons de la culture dominante. Sous couvert d'un retour aux sources, ils inventent des traditions, un âge d'or et rehaussent ainsi leur propre estime de soi [1993]. Ce sont des mécanismes comparables qu'analysent Dale F. Eickelman et James Piscatori [1996, chap. II].

question : « Est-ce qu'il y a un pays que vous admirez particulièrement ? », il a répondu qu'il avait deux modèles : l'Afghanistan des Talibans (femmes voilées, interdiction de la musique...), et l'Amérique, un pays puissant, doté d'une grande civilisation. Toutes ces ambivalences se retrouvent de manière exacerbée lorsqu'il s'agit de se positionner par rapport aux actes de violence attribués à des « Arabes » ou à des « musulmans ».

L'ambiguïté du rapport à la violence

Face à la question de la violence, trois tendances se dessinent. Si quelques interviewés réproouvent totalement les actes de terreur, d'autres les considèrent comme légitimes dès lors qu'ils visent « l'ennemi ». Pourtant, il importe de souligner que ces positionnements ne sont pas figés.

La réprobation de la violence peut être une position de principe comme dans le cas d'un lycéen, âgé de 17 ans, de formation bilingue et issu de la classe moyenne, qui est contre son usage y compris dans le conflit israélo-palestinien. D'après lui, des innocents sont touchés et même des gens de paix sont exposés. C'est aussi le sentiment de peur et de pitié qui est invoqué. Un collégien, âgé de 13 ans et demi, également issu de la classe moyenne, est convaincu que « la violence ne résout rien ». Pour une lycéenne, âgée de 17 ans, issue de la classe moyenne, il existe des innocents même parmi les « Israéliens ». Dans certains cas, cette condamnation est le résultat d'un revirement survenu après les attentats du 16 mai 2002 à Casablanca, comme nous le verrons par la suite.

Alors que certains préconisent une guerre classique, circonscrite dans l'espace, entre « Arabes » et « Juifs/ Israéliens », d'autres demeurent très partagés et ne se résolvent pas à condamner les attentats d'une manière générale et ceux du 11 septembre en particulier. Ils sont d'accord pour ériger « Bush et Sharon » en monstres, mais se prononcent en faveur d'une violence ciblée épargnant les « civils », les « innocents », « l'économie mondiale ». A la lumière des attentats qui ont frappé des pays comme l'Arabie saoudite ou le Maroc, les lieux du combat légitime sont davantage circonscrits.

Ainsi, la violence commise par les Palestiniens est la plupart des cas justifiée. Elle est aussi bien dissociée du terrorisme que du suicide, condamné par la religion. Les « opérations – martyrs » (*al-'amaliyyât al-istishhâdiyya*), terme usité dans les médias de langue arabe, reçoivent le label de *jihâd*, guerre sainte légitime, et sont ainsi sublimées. « Se faire exploser » est érigé en arme du faible, en acte de résistance, en **violence de réaction** face à une injustice se déployant dans un rapport de forces extrêmement défavorable.

« C'est normal qu'il y ait les attentats. Moi je suis chez moi à la maison, et ils rentrent et tuent devant moi les miens, moi aussi je vais aller m'exploser. Un enfant qui grandit en voyant ça, il grandit avec un complexe... Ils battent des vieilles femmes, des bébés, ils les empêchent d'aller se soigner à l'hôpital. Ils ont essayé de tuer Arafat. Et les rencontres arabes n'aboutissent à aucun résultat. L'Amérique aide Israël, elle ne veut pas la justice, son objectif est l'injustice. » (Groupe de lycéens)

La cause est jugée d'autant plus noble, que la visée de ces actes est la libération d'un territoire « arabe », « musulman », « sacré ». Et c'est au prolongement de cette vision du monde, que des interviewés expriment leur approbation totale des attentats du 11 septembre et manifestent une joie semblable à celle exprimée par des noirs américains à l'occasion du naufrage du *Titanic*¹⁰. La fusion établie entre Israël et les Etats-Unis d'Amérique lorsqu'il s'agit de désigner l'ennemi d'une part, l'identification aux Palestiniens, au camp des victimes, avec l'égrenage de catégories telles que l'enfance, la vieillesse, accentuant la monstruosité des adversaires, d'autre part, permettent d'étendre l'espace de la violence légitime de la Palestine

¹⁰ Voir à ce sujet L. Levine, 1979, *Black Culture and Black Consciousness*, New York and Oxford, Oxford University Press, cite par Scott [1990].

aux Etats-Unis. Certains n'hésitent pas alors à affirmer que là où les Américains ont perdu quelques milliers de civils, les « Arabes » / les « musulmans » (les Palestiniens, les Irakiens, etc.) en ont perdu des millions notamment parmi les enfants. L'on retrouve ainsi les trois mécanismes de désengagement moral légitimant la violence contre les civils, dégagés par Mohamed Hafez [2004, p. 156] : justification éthique, comparaison avantageuse dans les épisodes de violence, déplacement de la responsabilité dans la violence.

Si des interviewés affirment avoir ressenti de la « joie », de la « fierté » après les attentats du 11 septembre, le plus souvent, le doute plane quant à l'identité des auteurs. Il est très fréquent que la version américaine soit remise en cause. Ces attentats sont souvent attribués à l'anti-héros « juif », voir à un « complot israélo-américain » : « les juifs étaient absents de Twin Center ce jour-là ». L'objectif serait l'affaiblissement des Arabes. Et même lorsqu'elle est qualifiée plus ou moins positivement, du fait même qu'elle est associée à une vengeance contre le puissant « injuste », cette violence reste difficile à assumer, à attribuer au « héros ». L'admiration pour Ben Laden, la « fierté » face aux attentats du 11 septembre, s'accompagne alors d'un refus d'imaginer que celui-ci, « trop religieux », en soit l'auteur, même s'il le reconnaît. L'ambiguïté est à son paroxysme, lorsque dans le même entretien, deux versions se livrent bataille. Ainsi pour une lycéenne voilée, âgée de 17 ans, ces événements sont tantôt attribués au candidat malheureux des présidentielles américaines, la mort des innocents et des enfants suscite sa pitié. Tantôt, sont-ils présentés comme un « acte arabe, musulman » et rationalisés dans les termes suivants : « Ils ont des enfants qui ont perdu la vie, chez nous aussi des millions d'enfants meurent. » Pourtant, l'incursion de la violence à Casablanca amène certains à revoir leurs positions.

A chaud, il n'a été possible de déclencher une prise de parole autour des attentats du 16 mai que chez quelques personnes, issues de mon réseau familial ou avec lesquelles une relation de confiance a pu être établie dans le cadre de l'enquête que je mène depuis 1998 : un climat d'anxiété et de suspicion s'est instauré, la crainte de la répression s'est diffusée¹¹. A première vue, c'est la surprise qui semble avoir été suscitée cette soirée-là par les 5 attentats-suicides qui se sont produits quasi-simultanément dans des lieux, qui se voulaient symboliques (un grand hôtel, deux restaurants espagnol et italien). Ces actions ont provoqué 43 morts. Elles ont été attribuées à un groupuscule d'inspiration wahhabite : Al Sirat al Mustaqîm (le droit chemin). Les kamikazes provenaient en grande majorité de Sidi Moumen, un bidonville casablançais. Les images idylliques diffusées par les uns et les autres au sujet du « royaume de l'heureux mariage entre tradition et modernité », « pays de tolérance et de stabilité » ont volé en éclat. Le Maroc, qui apparaissait comme « prémuni » contre ce type de violence, se révélait soudain soumis aux mêmes dangers que les pays considérés instables, à l'instar de l'Algérie. A posteriori, les quelques adolescents interviewés, qui ont tous manifesté leur profonde désapprobation à l'égard des kamikazes du 16 mai, ont tenté de produire des explications de ces événements.

La première grille de lecture est politique. Elle dissocie ces actions de tout caractère international et les rattache à des questions de politique interne. Les groupes qui ont été à l'origine de ces attentats seraient des anti-monarchistes et leurs actions viseraient à déstabiliser le roi. La seconde est d'ordre sociologique. La « frustration », le « désespoir », les « écarts sociaux » constitueraient les causes de ces pratiques suicidaires. La troisième interprétation est politico-religieuse. Elle est investie par les lycéens qui ont reçu un enseignement bilingue ou qui sont issus des classes moyennes. Les attentats souvent qualifiés d'« actes de barbarie », sont associés aux événements d'Algérie, à l'« extrémisme » fondé sur « une mauvaise compréhension du Coran et de l'Islam » et résultant du « bourrage de crâne ». D'après un adolescent, âgé de 15 ans, ce sont les « juifs » et les étrangers qui ont été

¹¹ Des personnes auraient été arrêtées après avoir exprimé dans la rue un avis favorable à ses attentats.

ciblés ; ce qu'il réprovoque, considérant positivement « les juifs qui font bouger le Maroc et qui sont comme nous ».

Des entretiens avec des islamistes du Parti de la justice et du développement, représentés au parlement depuis 1997, montrent que ces événements ont profondément bouleversé y compris ceux qui adoptent un référentiel politique islamique. Cela les a conduit à lever toute ambiguïté concernant leur rapport à la violence qu'elle soit commise dans le pays ou en dehors de ses frontières. De même, il leur a fallu éliminer de leurs slogans, de leur presse les éléments de discours antisémites, confondant juifs et israéliens. Des questionnements, voire des réaménagements de même type ont traversé le groupe de pairs auquel appartient le lycéen, âgé de 19 ans, membre de l'association de quartier à caractère civique. Celui-ci considérait le *jihâd* comme la seule arme possible pour les Palestiniens et refusait d'assimiler les opérations - martyrs des Palestiniens aux attentats du 11 septembre. Le 16 mai a constitué un tournant en ce qui le concerne, puisque il l'a conduit à réprovoquer toutes les opérations - martyrs, y compris celles perpétrées en Palestine. En d'autres termes, l'événement a été « vecteur de socialisation »¹², c'est-à-dire un moment d'intense mobilisation – au sens large – favorisant la diffusion, la cristallisation ou la transformation des grilles de lecture. Dans ce cas précis, cet intervalle a contribué à bouleverser la vision du monde de l'acteur. La violence a cessé d'être quelque chose d'abstrait, de virtuel, médiatisée par un petit écran, une fois qu'elle a fait intrusion dans l'espace physique dans lequel se meut le jeune homme. Terrorisé, il a fini par refuser toute opération - martyr, y compris celle effectuée par les Palestiniens. Reste à mesurer comment ces positionnements se traduisent ou ne se traduisent pas lorsqu'il s'agit de dessiner les traits des héros et des anti-héros.

Héros et anti-héros

Plusieurs personnages « héroïques » sont évoqués par les interviewés. Ils ont pour caractéristiques communes des qualités individuelles - telles que le courage, la virilité, la force, la résistance, la capacité de se dépasser et de défier plus puissant que soi, la conformité des actes aux paroles - mises au service du groupe d'appartenance à l'échelle du quartier (dans le cas d'un militant associatif évoqué par un adolescent), de la patrie marocaine (concernant les rois Mohammed V et Hassan II cités en rapport avec leur action de libération du pays) ; de la communauté « arabe » ou « musulmane ». Ces traits valorisés étaient déjà présents dans les entretiens effectués à partir de 1989. Sur le plan supranational, ils ont été attribués à tour de rôle à Gamal Abdel Nasser, Kadhafi, Khomeiny, Saddam Hussein (pendant la guerre du Golfe de 1991). Ils ont également servi à parer des groupes comme le Hezbollah libanais, les jeunes de l'Intifada, puis les *Chabâb* qui s'adonnent à des « opérations – martyrs ». Ainsi, ces attributs sont prêtés tantôt à des individus, tantôt à des groupes, séparés dans le temps, ayant eu recours à des référents idéologiques différents, voire opposés (nationalisme, socialisme arabe, tiers-mondisme, islamisme), à des méthodes diversifiées (guerre classique, jet de pierre, action terroriste, etc.), mais qui ont tous à un moment donné de l'histoire contemporaine défié plus puissant qu'eux-mêmes.

Les dimensions de l'ascétisme et du rejet des biens matériels sont particulièrement présentes dans les images qui se tissent autour de la figure de Ben Laden¹³. C'était déjà le cas pour Saddam Hussein, en 1991. L'image du guerrier vivant parmi ses troupes est un signe d'humilité, d'élection (qui contraste avec celle de rois comme Hassan II, ou comme ceux de la

¹² Sur la dimension socialisatrice de l'événement, voir Ihl [2002].

¹³ Alors que dans d'autres séries d'entretiens, anciennes ou plus récentes, c'est la capacité du héros à « crier » haut et fort ce que d'autres pensent plus bas qui est valorisé, comme signe de son audace ; ici, c'est le « calme », la « douceur de la voix » de Ben Laden. Comme si ce personnage alliait des qualités guerrières, viriles, avec la maîtrise de soi. Il me semble que c'est quelque chose de relativement nouveau.

Péninsule arabe). La même vertu se retrouve chez une figure moins guerrière, « jeune », « proche du peuple et des petites gens », celle de Mohammed VI qui « embrasse les pauvres et les handicapés », contrairement à son père¹⁴. D'autres personnages sont valorisés, parce qu'ils ont opté pour la paix, comme Gandhi, cité par un adolescent, âgé de 13 ans et demi, ou encore pour leur réussite dans leur domaine de prédilection : la paternité, le sport (Zineddine Zidane), la finance (Bill Gates), le cinéma (Spielberg).

Dans la configuration dominante, les anti-héros sont l'anti-miroir des héros. Ils comportent deux groupes. En premier lieu, sont évoqués les adversaires du camp diabolisé : les « juifs », les « sionistes », les « Américains ». Ensuite, apparaît l'ennemi intérieur qui comprend les gouvernants, les « ministres arabes » qui « parlent pour ne rien faire », qui organisent des réunions, où ils « boivent des jus, font la fiesta et puis reviennent » (groupe de lycéens). Il comprend d'une manière générale les « Arabes », les « Marocains » trop « égoïstes », trop « préoccupés par leurs intérêts matériels », mais également soi, en déphasage total avec l'idéal, « peureux », « paresseux », « avachi », « attaché aux biens matériels » (drague, musique, plaisir), peu solidaire, manquant de foi. Le dialogue qui s'est produit à ce sujet au sein du groupe de lycéens est éloquent :

« [Notre relation à la religion est] très marginale... Très peu d'entre nous font la prière, alors que la prière est le fondement de la religion. Dire la vérité, nous mentons tous. Faire le *jihâd* [...], ne pas avoir peur de la mort. [...] Se soumettre à Dieu (*takhachchu*), porter la barbe, parce que ne pas porter la barbe, c'est ressembler aux femmes. [...] Or, aucun d'entre nous n'est prêt pour le *jihâd*... Ce n'est pas facile d'aller se tuer, il faut une confiance en soi, une confiance en sa patrie...

- Non, pardon, il y a des gens qui veulent aller au paradis...

- Et alors, même celui qui se drogue (*tchemker*) a envie d'aller au paradis, mais nous n'avons pas la foi, la force de la foi, nous n'avons pas été élevé là-dedans.

- Moi, je veux y aller...

- Toi, tu veux y aller ! Tu crois que ta mère va te laisser y aller ?

- Je te jure qu'elle m'encouragera à y aller..., je te jure qu'elle ne me causera pas...

- Elle doit te dire d'aller au port pour griller...

- Si ta mère t'aime, tu crois qu'elle voudra que tu ailles mourir... [...] Il n'y a pas la force de la foi qui te pousserait à y aller. Moi, je ne suis pas un vrai croyant. Nous, nous sommes attachés aux biens matériels (*dunyâ*). »

Conscients de ces dissonances, les lycéens interviewés en groupe affirment presque tous leur préférence pour les « plaisirs de la vie », et expriment avec dérision leur faible estime de Soi. Héros et anti-héros se construisent ainsi les uns par rapport aux autres pour renforcer une vision du monde valorisant l'action, le courage, la solidarité, l'intérêt du groupe, l'ascétisme par opposition à la passivité, à la lâcheté, à l'égoïsme et à la consommation par la société de consommation. Pourtant, cette matrice encore très forte pendant les manifestations de la guerre du Golfe de janvier et de février 1991 [Bennani-Chraïbi, 1994], tend à se fragmenter en laissant émerger de nouvelles valeurs.

D'une part, Saddam Hussein ou Ben Laden sont loin de faire l'unanimité. Ils sont, en premier lieu, condamnés au vu des mêmes valeurs qui ont amené d'autres adolescents à les magnifier : le rapport au groupe. Ainsi, Saddam Hussein est traité de « traître ». Dans le même esprit, Ben Laden est vilipendé comme « complice », « fils des Américains ». Il est « façonné par les Américains », d'après un lycéen âgé de 17 ans, formé dans un établissement bilingue, qui avoue pourtant que le personnage pourrait gagner son estime s'il s'avère que c'est lui qui a commis les attentats pour défendre « le droit des Arabes et des musulmans » !

¹⁴ Ces caractérisations sont ambivalentes, car en même temps le lycéen reproche au roi Mohammed VI d'avoir « menti au sujet du pétrole », faisant référence à l'annonce de gisements importants, information qui s'est révélée fautive par la suite, et lui attribue la diffusion de l'insécurité dans le pays : « il a lâché trop de lest ».

Cette ambivalence se fait l'écho de la confusion dans laquelle sont plongés des adolescents qui sont plus ou moins favorables à une violence « juste », mais qui ont du mal à l'attribuer à des personnes issues du groupe d'appartenance supranational, ne parvenant pas tout à fait à « l'assumer ».

A un autre niveau, c'est la violence qui est érigée comme anti-valeur qu'elle touche à la sphère publique (mœurs, traitement de la question de la femme, etc.) ou qu'elle s'exprime sur la scène internationale. C'est à ce titre que Saddam Hussein, « sanguinaire », « qui a assassiné des membres de sa famille et qui a mené son pays à la destruction », est condamné (lycéenne, 17 ans, classes moyennes). Ceci ne justifie pas pour autant l'offensive américaine : « Ce n'est pas aux Américains de le faire, c'est au peuple de changer de président. » (*idem*). Dans le même esprit, un adolescent, âgé de 15 ans, considère qu'il faut juger Ben Laden s'il s'avère qu'il est à l'origine des attentats. Des adolescents issus des classes moyennes perçoivent l'« extrémisme religieux » comme une menace directe pour leur mode de vie. Ben Laden, les Talibans et les islamistes locaux se confondent dans le même rejet. Dès lors, plus que jamais, s'observe une lutte symbolique, à lire au croisement de toutes ces visions de soi et de l'autre, du héros et de l'anti-héros.

La diffusion du répertoire des attentats-suicides a ainsi suscité un intense processus de (re)définition de ce que signifie être musulman. Deux pôles, qui n'ont rien de nouveau, s'exacerbent. Le premier associe l'islamité « vraie » au courage, à la défense de la communauté, à la capacité de résistance face à l'ennemi, à la renonciation aux biens matériels, à l'adoption d'un mode vie « islamique »... Inversement, le second définit l'islamité dans le sens d'une pratique minimale assimilée aux cinq obligations (croire, faire le ramadan, voire prier...) et l'assimile à un message de paix, de tolérance et au fait de s'abstenir de tuer qui que ce soit. A ces deux pôles correspondent des manières de voir l'articulation entre religieux et politique, allant de la reconnaissance de l'importance des avant-gardes, « héroïques », imprégnées de valeurs religieuses, à l'expression de la nécessité de codifier l'accès au religieux : « Il ne faut pas que n'importe qui soit autorisé à parler au nom de l'islam » (lycéen, 17 ans, classes moyennes). A partir de l'ensemble de ces visions de soi et de l'altérité, de l'héroïsme, de l'islam, se dessinent des voies pour l'engagement ou pour l'*exit*.

Issues

Quel engagement ?

Loin de moi l'idée d'établir une corrélation automatique entre dire et faire, entre constructions des significations et modalités d'action. Comme je l'ai montré ailleurs, la mobilisation dans un sens large s'inscrit au croisement de plusieurs facteurs. Il faut d'une part prendre en compte socialisations primaires et secondaires, et d'autre part étudier comment s'enchevêtrent événements générateurs ou socialisateurs, insertion dans des réseaux et dans des espaces à l'échelle locale, nationale et transnationale. Ici, il s'agit tout au plus de faire ressortir les modalités d'action jugées positivement par les adolescents interviewés. Signalons dès l'abord que deux niveaux se distinguent. Le premier reste totalement virtuel et abstrait, il renvoie au *jihâd* dans toutes ses redéfinitions. Avant le 16 mai, son espace de projection est en dehors du territoire national. Le second, celui des manifestations, des grèves, du boycott est plus accessible. Il se déroule dans les principales artères des grandes villes du pays, Casablanca ou Rabat, voire même dans son propre quartier. D'importantes manifestations de solidarité avec le peuple palestinien¹⁵ ont eu lieu durant le printemps 2002, dans la capitale, acheminant des bus à partir de plusieurs points du Royaume, mêlant plusieurs courants

¹⁵ Les manifestations contre la guerre en Irak ont été beaucoup moins denses. En pourparler avec les Etats-Unis d'Amérique pour un accord de libre-échange, l'Etat marocain n'a pas laissé autant de marge de manœuvre pour une large expression de solidarité.

politiques, parfois antagonistes (mouvements politiques de gauche, d'extrême gauche, islamistes de différentes couleurs ; associations de quartier, associations nationales de plaidoyer, etc.). Ces deux niveaux ne fonctionnent donc pas nécessairement comme deux voies opposées, ils peuvent se combiner de manière variable. Mais pour les besoins de l'analyse, dissociations-les.

Parmi les interviewés, quelques-uns ne se contentent pas de légitimer le recours au *jihâd*, défini en tant qu'acte de guerre contre l'adversaire, ils l'imaginent comme mode d'action pouvant être investi par leur propre personne. Il en est ainsi de l'adolescent qui a proclamé sa volonté d'aller combattre aux côtés des Palestiniens et qui fût moqué par ses autres camarades. Ces derniers n'en appréhendaient pas moins le *jihâd* positivement, le percevant comme légitime dans tout territoire musulman attaqué, du fait même de la fraternité qui unit les musulmans. Cette aspiration peut naître face à son petit écran, mais elle se développe aussi pendant les rassemblements, à la mosquée peut-être, mais pas seulement. Plusieurs lycéens rapportent qu'il y avait un tel enthousiasme pendant les manifestations auxquelles ils ont participé, que des jeunes étaient prêts à aller au *jihâd*. Bien sûr, un tel état d'esprit est loin de se traduire en acte. Pour cela, il est indispensable de bénéficier du support d'une organisation et donc d'être inséré dans des réseaux, s'il en existe, favorables à une action de solidarité, se traduisant par un apport humain. Le sentiment le plus diffus dans mon échantillon se rapproche de celui exprimé par un lycéen de Hay Hassani, âgé de 17 ans :

« Si tu veux faire le *jihâd*, fais-le dans tes idées. Pour moi, s'il y a quelqu'un de plus fort que moi, je ne vais pas le combattre, je vais me cacher chez moi, jusqu'à ce que je sois à son niveau. »

A une autre échelle, ce sont les manifestations et les grèves lycéennes qui sont le plus souvent évoquées, tantôt comme inefficaces, tantôt comme actes de solidarité et d'enthousiasme. Pour la plupart des interviewés qui y ont pris part, c'était la première participation politique, et un quasi-événement générateur ou socialisateur. Ainsi, pour une lycéenne voilée de 17 ans, son militantisme, qui se traduit par une participation passionnée aux manifestations, par une adhésion à une association « islamique » de scoutisme, trouve son origine dans son intérêt pour la question palestinienne. Son profond rejet de l'injustice et de l'humiliation, trouvant à ses yeux leur paroxysme dans l'affaire palestinienne, la conduit même à vouloir être avocate pour « faire triompher la justice ». C'est le même profil qui se retrouve chez une autre lycéenne voilée de 18 ans, qui n'adhère pas quant à elle à une association, mais à un cercle de pairs (jeunes filles voilées qui discutent de religion et de la Palestine), et qui souhaite aussi devenir avocate pour combattre l'injustice. Dans certains cas, les grèves lycéennes ont débouché sur la confrontation avec la police et ont dès lors été associées à une *intifada*¹⁶. Même pour le collégien, âgé de 15 ans, militant associatif, la première participation à une grande manifestation était liée à la question palestinienne.

Les événements transnationaux peuvent ainsi être l'occasion de construction de nouveaux cadres d'interprétation, voire même d'une mobilisation des engagements conjoncturelle ou plus durable. Même si, comme cela a été souligné, la vision du monde qui se constitue alors ne s'exporte pas automatiquement dans les autres sphères d'intérêt des adolescents, les perceptions de la communauté imaginée « arabe », « musulmane » ou de l'ailleurs « américain », etc., sont loin d'être totalement déconnectées de la représentation de l'« ici », ni même d'un système de valeur global. Sur le plan politique, le mépris inspiré par les hommes politiques de la scène locale est souvent le corollaire d'une valorisation des « hommes d'action » de l'ailleurs arabo-islamique. C'est ainsi qu'un lycéen, âgé de 17 ans, va jusqu'à mesurer les islamistes marocains à l'aune de Ben Laden, distinguant la *salafiyya jihâdiyya* et la *salafiyya khubzâwiyya* (opportuniste, recherchant le pain, *khubz*). S'il arrive aussi que l'engagement contribue à l'ancrage d'un adolescent, c'est loin d'être toujours le cas.

¹⁶ Ce mot signifie soulèvement. Il a fini par désigner la révolte des jeunes palestiniens.

Un lycéen islamiste, âgé de 16 ans, adhère à un mouvement politique, et à une des ses organisations annexes (une association de scoutisme). Il est de toutes les manifestations et de tous les boycotts. Mais, il n'est pas totalement « discipliné » par son mouvement d'appartenance : il rêve d'Amérique et veut faire ses études en Allemagne où il a un frère. On ne peut donc pas non plus opposer le militantisme et l'*exit*, l'un n'empêche pas systématiquement l'autre.

Rêves de départ

Certes, quelques adolescents répugnent à une bonne vie (travail, argent, maison, voiture chez eux) loin des leurs, et refusent de suivre la voie des « maudits¹⁷ » de la famille. Mais, au prolongement de leur admiration pour l'Occident, y compris dans ses ambiguïtés, la plupart convoitent un envol vers un « ailleurs » qu'ils explorent virtuellement, en attendant que des opportunités se présentent. Là encore, des modèles et des anti-modèles se dessinent. Griller les frontières est envisagé avec humour par l'un des groupes de lycéens interviewés. Cette manière de quitter le pays est devenue tellement fréquente. Quotidiennement les médias nationaux et internationaux rendent compte de l'arrestation ou de la mort de nouveaux candidats. Plusieurs adolescents évoquent un frère qui a gagné l'Europe de cette façon. La vie est dès lors envisagée comme une partie de poker qui déboucherait sur le trépas ou sur une destinée meilleure. D'autres sont plus ambivalents. C'est ainsi qu'un lycéen, âgé de 17 ans, réprouve dans un premier temps le désir d'ailleurs, de « vie », de bien-être matériel, manifesté par son frère et lui oppose le modèle ascétique de son très pieux beau-frère, qui consacre son temps à la lecture de textes religieux, à conseiller les gens, et qui vit de la vente de plantes médicinales au seuil de la mosquée. Pourtant, en fin d'entretien, l'adolescent affirme qu'il souhaite faire ses études en France : « Ici, les mentalités sont bizarres, les gens se bagarrent, ils sont dévorés par la convoitise, c'est un pays malade, c'est un pays de couards ». Le départ est dès lors imaginé comme une rupture avec le groupe d'appartenance. De manière plus tranchée, chez le lycéen, âgé de 19 ans, le rêve de départ vers l'Italie, la France ou l'Allemagne, des pays « qui nous dépassent par leurs droits » est conforme à ce qu'il définit comme bien : le droit, la justice, la citoyenneté. Mais, celui-ci espère s'y rendre « la tête haute », avec ses papiers, et sa « valeur » reconnue, à l'inverse de son frère qui y a été en grillant. L'aspiration à l'*exit* recouvre ainsi plusieurs motivations, certaines plus paradoxales que d'autres. Elle est rarement justifiée par des arguments strictement économiques. Elle reflète une géographie virtuelle du bien-être renvoyant à la réconciliation de l'individu avec lui-même, à la reconnaissance de ses droits, de sa valeur. Elle dessine en creux tout ce qui pose problème aux yeux de ces adolescents.

Conclusion

Quelques premières conclusions s'imposent. 1) D'abord, les images de soi et d'autrui s'enchevêtrent et s'inscrivent dans des matrices auxquelles correspondent des visions du monde, des positionnements par rapport à la violence, des figures de l'héroïsme et de l'anti-héroïsme. 2) Les propos des adolescents interviewés connaissent des variations reflétant sans doute les effets de leurs différentes socialisations ; à appréhender non comme des étapes figées une fois pour toutes mais comme des processus concurrents ou convergents amenés à se poursuivre. 3) La géographie de la communauté imaginée, tout en offrant un aspect lisse, n'en comporte pas moins des reliefs : la question palestinienne, voire même la guerre en Irak suscitent des identifications plus intenses que les guerres d'Afghanistan ou de Tchétchénie. 4)

¹⁷ Dans le dialectal marocain, il s'agit du *maskhut*, terme souvent utilisé comme antécédent du mot « parents ». Il renvoie donc à une malédiction déversée par les parents. Dans ses connotations négatives, le mot évoque la mauvaise voie. Dans certains contextes, il a une charge positive et admirative.

S'il existe bien un panarabisme et/ou un panislamisme quasi syncrétiques, se traduisant par une confusion entre des caractéristiques linguistiques, ethniques et religieuses en ce qui concerne soi et autrui, ce n'est pas pour autant une négation du sentiment national, point que je n'ai pas eu l'opportunité de développer dans ce texte. 5) La solidarité exprimée à l'égard de « tout ce qui est arabe [ou] musulman », de l'islam, « désigné comme nouvel ennemi » après la chute de l'empire soviétique, ne se traduit pas comme dans les cas observés en 1991 par un soutien illimité et unanime au leader charismatique du moment. 6) La grille de lecture dominante historicise les conflits entre « eux » et « nous », qu'elle fait remonter au plus lointain des passés. Pourtant, depuis la guerre du Golfe, l'altérité diabolisée semble se reconfigurer, en se réincarnant dans un pôle bien localisé : l'Amérique et Israël. 7) Certes, des valeurs continuent à être confortées à travers les productions d'images autour de l'héroïsme et de l'anti-héroïsme, mais d'autres progressent au gré d'événements, tels que les attentats du 16 mai 2003 à Casablanca. L'incursion de la violence dans son propre espace de vie favorise ainsi les repositionnements. 8) Il se dessine bien un mouvement de soutien unanime à une « communauté imaginée » arabo-musulmane, « agressée », une tendance à la condamnation des « agresseurs » (Etats-Unis, Israël), accompagnée par l'idéalisation partielle de l'Ailleurs (aspects politiques, culturelles, etc.), même si cela s'exprime dans des référentiels et des systèmes de justifications différents. Pourtant, trois grands pôles se dégagent. Le premier se caractérise par un rejet absolu de la violence, de « l'extrémisme » religieux, et définit l'islamité dans un sens minimaliste (les 5 obligations, les prohibitions, le message de paix et de tolérance). Le second se caractérise par un rapport arrangeant avec la pratique religieuse et avec les idéaux affichés : l'adage « un peu pour Dieu, un peu pour mon cœur » est par contre bien appliqué. Cet accommodement se traduit aussi par un haut degré d'ambivalence, de fragmentation du propos lorsqu'il est question de se prononcer sur soi et sur autrui, ou de se positionner par rapport à la violence. Le dernier pôle comporte ceux qui considèrent que le religieux structure leur mode de vie de manière totalisante (voile pour les jeunes filles, « sociabilité islamique », voire engagement islamiste, etc.). Ces derniers ne se distinguent pas vraiment des précédents dans leur rapport à la violence. Et s'il y a une dizaine d'années, j'avais le sentiment que le discours des jeunes sympathisants islamistes était plus « discipliné » entre autres lorsqu'il portait sur l'ailleurs, ce n'est plus tellement le cas : on peut se revendiquer islamiste et avouer son attirance pour le passeport américain. C'est comme si le rêve de l'Eldorado, sous ses diverses formes, est devenu une sorte de stéréotype diffus au même titre que l'idéalisation de la « communauté imaginée » arabo-musulmane « agressée » et que la condamnation des Etats-Unis et d'Israël. 9) Au final, pour prendre en compte la nature fluide des images, pour éviter toute essentialisation dichotomique, il importe d'interpréter les dissonances apparentes, en gardant en tête l'existence en chacun d'une pluralité de programmes de vérité, eux-mêmes soumis à des remises à jour perpétuelles, au croisement de dimensions individuelles, nationales, internationales.

Références bibliographiques

ADAM, André, 1962, *Une enquête auprès de la jeunesse musulmane au Maroc*, Aix-en-Provence, Annales de la faculté des lettres.

BENNANI-CHRAIBI, Mounia, 1994, *Soumis et rebelles, les jeunes au Maroc*, Paris, CNRS éditions.

BENNANI-CHRAIBI, Mounia, 1997, « Jeunes Egyptiens et jeunes Marocains face à l'Occident : appropriation, attrait et répulsion », *Egypte/Monde arabe*, « Visions de l'Occident » n°30-31, pp. 115-144.

BENNANI-CHRAIBI, Mounia, *A paraître*, « 'Jeunesses' marocaines et politique : le clivage générationnel revisité », dans BENNANI-CHRAÏBI, Mounia, et FARAG, Iman, (dir.)

La construction sociale de la jeunesse en Afrique du Nord et au Moyen-Orient, Paris, Karthala.

BOURQIA, Rahma, EL AYADI, Mohamed, EL HARRAS, Mokhtar, RACHIK, Hassan, 2000, *Les jeunes et les valeurs religieuses*, Casablanca, EDDIF.

BURGAT, François, 2002, *L'islamisme en face*, Paris, La Découverte.

DAVIS, Susan Shaefer, DAVIS, Douglas, 1989, *Adolescence in a Moroccan Town, Making Social Sense*, New Brunswick, Rutgers University Press.

EICKELMAN, Dale, PISCATORI, James, 1996, *Muslim Politics*, Princeton, Princeton University Press.

EICKELMAN, Dale. F., ANDERSON, Jon, (Eds.), 1999, *New Media in the Muslim World : The Emerging Public Sphere*, Bloomington, Indiana University Press.

EL AYADI, Mohammed, 2000, « La jeunesse et l'islam, tentative d'analyse d'un habitus religieux cultivé » dans BOURQIA, Rahma et al, *Les jeunes et les valeurs religieuses*, Casablanca, EDDIF.

HAFEZ, Mohammed M., 2003, *Why Muslims Rebel. Repression and Resistance in the Islamic World*, Boulder, London, Lynne Rienner Publishers.

IHL, Olivier, 2002, « Socialisation et événements politiques », *Revue française de science politique*, Vol. 52, n° 2-3, p. 125-144.

JAFFRELOT, Christophe, 1993, *Les Nationalistes hindous*, Paris, Presses de la FNSP.

MAFFI, Irène, 2003, *La politique des objets. Discours et pratiques du patrimoine dans la construction de l'identité jordanienne*, Thèse de doctorat en sciences sociales, Université de Lausanne.

MERMIER, Franck, (dir.), 2003, *Mondialisation et nouveaux médias dans l'espace arabe*, Paris, Maisonneuve & Larose.

PASCON, Paul, BENTAHER, Mekki, 1969, « Ce que disent 296 jeunes ruraux », *BESM*, n° 112-113.

RACHIK, Hassan, à paraître, « Du vernaculaire au global : Etre « ni enfant, ni homme » en milieu rural », dans BENNANI-CHRAÏBI, Mounia, et FARAG, Iman, (dir.) *La construction sociale de la jeunesse en Afrique du Nord et au Moyen-Orient*, Paris, Karthala.

SALAME, Ghassan, 1995, « Le nationalisme arabe : mort ou mutation », dans RUPNIK, Jean, (dir.), *Le déchirement des nations*, Paris, Seuil, p. 183-212.

SCOTT, James, 1990, *Domination and the Arts of Resistance: Hidden Transcripts*, New Haven, London, Yale University Press.

SNOW, David, BENFORD, Robert & Alii, 1986, "Frame Alignment Processes, Micromobilization, and Movement Participation", *American Sociological Review*, 58, p. 464-481.

TOZY, Mohamed, 1984, *Champ et contre champ politico-religieux au Maroc*, Thèse de doctorat d'Etat, Aix-en-Provence.

VEYNE, Paul, 1992, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ? Essai sur l'imagination constituante*, Paris, Seuil.